Le père Manuel RIVERO est dominicain de la Province de Toulouse ; il a séjourné durant plusieurs années à Port-au-Prince, et été vicaire provincial du Vicariat d'Haïti. Il est vice-postulateur pour la cause de béatification du Père Lagrange.

Manuel RIVERO

Vivre et croire en Haïti après le séisme

Le 12 janvier 2010, à 16 h 53 heure locale, un séisme de magnitude 7,3 a frappé brutalement Haïti et particulièrement sa capitale, Port-au-Prince. Le soleil brillait en cette fin d'après-midi quand tout à coup la terre remuée dans ses entrailles a renversé ce que l'homme avait construit avec tant d'efforts : maisons, cliniques, écoles, facultés, églises, banques, supermarchés… Le Palais national et la cathédrale, symboles de l'identité haïtienne, se sont effondrés. Au bout de trente secondes, une nuée de poussière s'est élevée vers le ciel dans un grand silence. On aurait dit que la vie et le temps s'étaient arrêtés. Il y eut un long silence à donner la chair de poule. Silence terrifiant suivi de cris de détresse.

Ce mardi 12 janvier, je me trouvais sous la véranda de notre maison provinciale des Sœurs de saint Joseph de Cluny, située au centre-ville, à Lalue, rue qui serait ravagée en quelques instants. Le bruit du séisme m'a fait penser à l'explosion de l'usine AZF de Toulouse le 21 septembre 2001. Je me suis éloigné rapidement du bâtiment. Le mouvement de la terre a failli me faire tomber.

Des cadavres d'adultes et d'enfants gisaient par terre. Des blessés défigurés et ensanglantés demandaient de l'aide. Sous les décombres des milliers de personnes, surtout des jeunes, luttaient entre la vie et la mort. Petit à petit la lumière du jour tombait, plongeant la capitale haïtienne dans les ténèbres et le chaos.

Dans les rues, des bouts de pieds et de bras jonchaient le chemin. Les survivants marchaient en tremblant, se demandant ce qu'ils allaient retrouver dans leurs maisons, des morts ou des vivants. Compte tenu de l'heure du séisme, ce sont les étudiants des facultés qui ont payé le plus lourd tribut. Ils remplissaient les salles de cours devenues des tombeaux en quelques secondes. Les blessés ont lutté contre la mort pendant des heures, voire des journées, entourés de cadavres. Les bâtiments avaient été conçus en béton armé pour faire face aux intempéries. C'est le béton qui a écrasé les habitants. Les maisons en bois et en tôle ont mieux résisté.

Riches et pauvres passèrent la nuit dehors, dans les rues ou dans les jardins. En peu de temps la forte odeur de putréfaction rendait difficilement supportable la vie dans certaines rues. Les cadavres restaient sur les trottoirs sans que personne ne les reprenne. Des chiffres de morts et de blessés étaient avancés par le gouvernement et par les médias. Il a été question de 300 000 morts. Certains ont enterré leurs morts dans les jardins. D'autres ont été jetés dans des fosses communes sans trop compter leur nombre. Par ailleurs, des milliers de morts sont restés à jamais sous les décombres des maisons et des magasins sans qu'il soit possible d'en évaluer le nombre. Il n'y a presque pas eu de funérailles individuelles. Une profonde souffrance morale et spirituelle venait s'ajouter à l'épreuve physique.

Récits de vie

Des milliers de corps ont été blessés. D'innombrables psychologies sont sorties traumatisées. Des psychologues, venus souvent de l'étranger, ont favorisé les prises de parole en langue française et créole grâce à l'aide d'interprètes bénévoles. La parole libère et guérit.

Parmi les méthodes de communication proposées figure la rédaction des récits de vie avec sa relecture des événements. Cette démarche permet de s'approprier le vécu de manière libre et rationnelle. Grande est la tentation de refouler le souvenir des instants douloureux. Mais ce rejet finit par revenir au conscient. Mettre son expérience par écrit demande courage et lucidité. Loin de représenter un divertissement, le récit de vie constitue un véritable travail sur soi-même qui aboutit naturellement à la

prise de décision. L'écriture devient alors une étape créatrice aux antipodes du narcissisme et du repli sur soi.

La méthode du récit de vie est utilisée en psychologie et en catéchèse autour de questions fondamentales : Quelles sont mes expériences marquantes ? Quelles influences ont marqué mon itinéraire ? Quelles continuités et ruptures ai-je opérées ? Qu'est-ce qui constitue la trame de mon histoire ? Où s'enracinent mes croyances ? Comment et pourquoi suis-je devenu ce que je suis ? À partir de cette approche, j'ai accompagné différents groupes en Haïti.

La mémoire du corps

Les secousses du tremblement de terre sont restées incarnées dans la mémoire du corps. Elles remontent à la surface lors des frémissements des bâtiments provoqués par le passage des camions ou d'autres engins. Personnellement j'y pense aussi dans les situations qui rendraient impossible de sortir en quelques secondes, comme se trouver au septième étage d'un bâtiment. Ni l'ascenseur ni la course ne permettraient de fuir l'édifice menacé par un puissant tremblement de terre.

Le ressenti

Avant d'aboutir aux différentes interprétations, il importe de partir des sensations et des premières pensées suscitées par le brutal craquement de la terre. Spectacle apocalyptique que celui des cadavres abandonnés et des corps amputés. Des mères serraient contre elles leur enfant mort, des époux pleuraient leur épouse inanimée. Des enfants affolés gémissaient devant le cadavre de leurs parents. Partout le deuil et la désolation. Des milliers d'enfants sont devenus orphelins, seuls et livrés à eux-mêmes. Deuil, douleur, angoisse et amertume. Outre la frayeur et la tristesse, il y avait le bouleversement intérieur qui faisait de chacun un être déstabilisé, perdu, en état de choc.

À l'hôpital général des centaines de cadavres commençaient à se décomposer dans la cour. Les morgues ne pouvaient plus accepter de dépouilles mortelles. Même les couloirs en étaient

pleins. Le lendemain, le mercredi 13 janvier, j'ai accompagné des parents effondrés à la recherche d'une place libre pour leur fille morte la veille. Des cadavres abandonnés jonchaient les rues du centre-ville devant des regards d'impuissance face à l'ampleur de la catastrophe. La capitale devenait une ville fantôme.

Il y a les pertes physiques, un bras, parfois les deux jambes ; il reste aussi le sentiment d'avoir perdu une part de soi-même.

En quelques minutes la population de Port-au-Prince a occupé les rues et les places. La prière montait souvent vers le Ciel. La Bible cite le tremblement de terre comme un signe annonciateur de la fin des temps. Des Haïtiens ont cru qu'il s'agissait du retour du Christ et de la fin du monde. Des croyants ont demandé à Dieu dans une instante prière de les prendre avec lui dans le Paradis comme le bon larron de l'Évangile.

Un sentiment de colère a aussi traversé les esprits : « J'en voulais à tout le monde et plus particulièrement à Dieu. Je le rendais responsable de tout ce qui m'arrivait ». Mais cette colère visait aussi les politiques. Beaucoup de pertes humaines auraient pu être évitées si les politiques avaient appliqué un plan d'urbanisme au lieu de permettre l'anarchie. Sentiment de révolte aussi face à certains comportements passifs dans les heures qui ont suivi le cataclysme. Un certain fatalisme a paralysé certains alors que les blessés appelaient à l'aide.

Le séisme avait-t-il un sens ? Quelles ont été ses causes ?

Cette nuit du 12 janvier restera dans la mémoire de beaucoup d'Haïtiens comme une grande nuit de prière. Rassemblés près de leurs maisons en ruines, les familles faisaient monter leurs gémissements et leurs cris vers Dieu dans une fervente prière d'intercession et de louange. Dans l'angoisse et la frayeur, il y eut de grands moments de communion avec le Seigneur. Un cri retentissait lors des secousses : « Jésus ! Jésus ! ».

Les uns ont prié, d'autres ont blasphémé, ne comprenant pas l'inaction et le silence de Dieu. Comment ne pas penser au Psaume 42, 4 : « Mes larmes, c'est là mon pain, le jour, la nuit, moi qui tout le jour entends dire : Où est-il, ton Dieu ? » Un jeune

ouvre son cœur en disant : « Le séisme a tout chamboulé dans ma tête au sujet de Dieu. Je crois, je ne crois pas, je veux croire, je ne veux pas croire. Aujourd'hui je ne sais même pas ce que je suis, chrétien, athée, vaudouisant… Je n'en sais rien ».

D'aucuns ont attribué le séisme à une punition de Dieu. Mais comment imaginer un Dieu bon qui provoque la mort des innocents ? La nuit du 12 janvier, quelqu'un disait à Jésus dans la colère : « On te priait et l'on faisait de notre mieux et c'est ainsi que tu nous traites ! » Des milliers d'enfants sont morts dans des conditions cruelles alors que s'ouvraient les portes du Pénitencier national dont des centaines de prisonniers dangereux semaient la terreur au milieu de ruines : vols, agressions, viols…

La plupart des Haïtiens ont cherché des explications précises et suffisantes à ce malheur. Très rares sont ceux qui ont parlé du mystère de la souffrance, du mal et de la mort. Dans l'Évangile, Jésus n'envoie ni la souffrance ni la maladie. Tout au contraire, il est venu guérir les malades et pardonner aux pécheurs. Le chrétien ne peut pas accepter l'idée d'un Dieu qui « permettrait » la douleur des innocents à la manière de l'idéologie libérale qui promeut « le laisser-faire car le monde va de lui-même ». Dans la Bible, Dieu se manifeste comme un père qui a des entrailles de mère. C'est bien le sens de la « miséricorde », mot d'origine latine qui évoque « le cœur sensible à la misère et au malheur », à l'image de la mère dont les entrailles frémissent quand son enfant vient souffrir.

Chaque Haïtien a dû faire œuvre de théologie en relisant l'événement à la lumière de la Parole de Dieu. Impossible de rester indifférent ou muet face à la catastrophe. En ce sens, certains responsables politiques nationaux et internationaux ont parlé de la nécessité du travail des théologiens pour relever le pays. Selon l'interprétation donnée, il peut en résulter une attitude fataliste : « c'était écrit », « c'est la volonté de Dieu », « nous l'avons mérité », « c'est l'œuvre du diable »…

Il n'en va pas de même si l'homme rejoint la pensée et le cœur de Jésus. Paul Claudel, poète français épris des Psaumes, aboutissait à la conclusion suivante : « Jésus n'est pas venu expliquer le mal et la mort, il est venu les habiter et les vaincre. » Toute la vie de Jésus représente une réponse au problème du

mal. Son incarnation, sa prédication, son procès, sa mort et sa résurrection dévoilent le projet du salut de Dieu pour l'humanité. Comme le chante la liturgie : « par sa mort il a vaincu la mort, aux morts il donne la vie ».

Il convient de parler du mystère car même l'homme fort et riche de l'enseignement biblique n'a pas toutes les données nécessaires pour résoudre de manière logique et complète le problème du mal. En revanche, la Révélation nous apporte des réponses fondamentales. La mort ne vient pas de Dieu mais « elle est entrée dans le monde par la jalousie du diable » (Sagesse 2, 23). Dieu le Père répond à la prière de Jésus en le ressuscitant d'entre les morts le troisième jour, ce qui suppose l'attente dans la confiance pendant trois jours et non une réaction immédiate qui aurait pu éviter la souffrance de la croix et l'anéantissement du tombeau.

L'ancien président de la République française, François Mitterrand, pensait que l'homme se trouvait face au dilemme de l'absurde et du mystère. La mort risque de rendre absurde la recherche de la vérité, de l'amour et de la justice puisque tout finit dans un tombeau quoi que l'on fasse. Mais la vie peut aussi être mystère. L'étymologie du mot « mystère » renvoie à un excès de lumière qui fait ciller. Mystère ne veut pas dire ténèbres et ignorance mais connaissance infinie à l'image de quelqu'un qui plongerait dans l'océan, le découvrant de plus en plus au fur et à mesure qu'il pénètre dans ses profondeurs. En ce sens, Dieu représente une réalité inépuisable.

Suite au bouleversement du 12 janvier, chaque Haïtien doit choisir entre l'absurde et le mystère. Ce mystère se manifeste dans le silence de Dieu : « Vraiment tu es un Dieu qui se cache, Dieu d'Israël, Sauveur » (Isaïe 45, 15). Le silence fait partie du langage de Dieu : Dieu est un être réservé.

Si certains qui en avaient les moyens financiers ont choisi de quitter le pays pour laisser derrière eux la vision apocalyptique d'une ville en ruines, d'autres ont délibérément choisi de rester pour aider les blessés et les sinistrés. En apportant des soins aux malades ceux-ci avouent avoir découvert le bonheur d'aimer. Dans ce contexte, une jeune haïtienne disait : « Le bonheur n'est pas une destination mais une manière d'être. »

Ténèbres et lumière, amour et violence

Dans les endroits restés creux, les agonisants et les blessés appelaient au secours. Certains parvenaient à leur faire passer de l'eau par le moindre trou. Il fallait agir vite et sans le concours de moyens matériels. La plupart du temps l'entreprise s'avérait impossible. Comment soulever des tonnes de béton ? Dans les quartiers, des voisins partageaient nourriture et produits d'hygiène avec ceux qui avaient tout perdu. Des passants faisaient des bandages aux blessés avec des morceaux de blouse ou de pantalon. Des infirmières mères de famille soignaient gratuitement les malades des alentours jusqu'à l'épuisement.

Le matin de ce 12 janvier, le jour même, j'avais donné un cours au CIFOR jusqu'à midi. Normalement j'aurais dû y retourner dans l'après-midi pour participer à la conférence-débat de Mme Zilda Arns, médecin qui se dévouait au service des enfants dans le monde, sœur du cardinal brésilien, Mgr Arns. Elle périt engloutie sous le béton ainsi que d'autres jeunes religieux. Compte tenu de la notoriété de Mme Zilda Arns, des soldats de la MINUSTHA – forces de l'ONU en Haïti – s'étaient rendus sur les lieux pour extraire la dépouille mortelle et la rendre au Brésil. Ils auraient pu sauver avec leur matériel un religieux montfortain comme il leur avait été demandé par plusieurs religieux catholiques présents. Mais les soldats se contentèrent d'enlever le cadavre désigné par les supérieurs tout en faisant la sourde oreille à l'appel du religieux qui gisait vivant au même endroit dans une voiture écrasée. Il mourut le lendemain. Tristesse et révolte !

La famine tenailla de toutes ses forces des centaines de milliers de personnes tout de suite après le séisme. Les vols se multiplièrent. Certaines jeunes filles perdirent leur dignité en vendant leur corps pour un sac de riz ou en échange d'une tente où loger. Il fallait manger !

Sentiment de déception face à l'égoïsme de ceux qui ont refusé d'aider les blessés. Je pense à un jeune qui a dû se débattre dans les décombres pour s'en sortir devant l'indifférence des gens. Il a découvert que la nature humaine est capable du pire, mais il a vu par ailleurs qu'elle peut être capable du meilleur. Fier d'être sorti tout seul des décombres, il a aidé les autres. Blessé

devenu soignant, il a grandi en humanité. Le fait d'avoir affronté des situations tragiques a affermi parfois des personnalités craintives : « Avant le 12 janvier, j'avais peur de tout et de rien ; mais après ce jour-là, je suis devenu plus forte ».

Sentiment d'assister à la fin du monde. « Mangeons et buvons car nous mourrons », dit le proverbe. Il y en a qui se sont mis à dépenser tout l'argent qu'ils avaient sur eux en nourriture et boisson car ils pensaient que c'était le dernier jour de l'histoire et que les richesses ne serviraient plus à rien.

Sentiment de rébellion aussi devant l'attitude égocentrique de certains qui n'ont voulu s'occuper que leurs familles, faisant la sourde oreille aux appels de détresse dans la rue.

Sentiment d'humiliation de ne pas pouvoir honorer les dépouilles mortelles d'une cérémonie digne. Il n'y avait ni argent, ni cercueils suffisants, ni églises debout pour célébrer les funérailles habituelles.

Sentiment de panique, de petitesse et de solitude. Se sentir perdu et égaré.

Sentiment de dégoût devant les ruines et les scènes de pillage. Le malheur de la destruction générale a été aggravé par les vols commis dans les maisons de pauvres gens sans défense.

Sentiment de désespoir : « C'est la seule fois dans ma vie où j'ai vraiment souhaité mourir ».

Sentiment d'être abandonné par Dieu.

Changements de mentalité et de conduite provoqués par le séisme

Les réactions qui ont suivi ce jour funeste pour Haïti comprennent des sentiments et des pensées contradictoires. Pour beaucoup les failles sismiques ont mis en lumière les failles psychologiques et spirituelles de leur vie. Les coordonnées de nombreux Haïtiens se sont déplacées pour trouver leur centre en Jésus le Christ. Dieu est devenu ainsi leur première priorité.

Si certaines victimes du 12 janvier sont devenus pessimistes, d'autres ont rejeté la tentation du repli sur soi afin de vivre pour Dieu : « Après le séisme, ma vie est mieux organisée et centrée sur Dieu ».

La culpabilité et la peur de mourir sans confession a rongé les consciences : « Le 12 janvier je me suis réveillé de la somnolence du péché ». La violence destructrice du tremblement a rehaussé l'importance de la famille et des liens avec des voisins qui paraissaient sans intérêt. L'approche de la mort a fait penser aux non-dits. Il eût été frustrant de mourir sans avoir révélé l'amour que l'on portait dans son cœur à certaines personnes. Cette épreuve a souvent déclenché la communication. « J'arrive mieux à extérioriser mes sentiments », avoue une jeune fille.

Le tremblement de terre a fait prendre conscience de la valeur de l'instant présent : « Je vis chaque jour comme s'il était le dernier pour ne pas le regretter » ; « Je me réveille chaque matin avec l'idée de croquer à plein la vie mais dans la droiture ». La vie apparaît comme un cadeau de Dieu dont il faut prendre soin avec simplicité : « Vivre la vie au lieu de la compliquer ! » Ceci n'est pas en contradiction avec une prise au sérieux de l'existence : « Rien dans ma vie ne devrait désormais être pris à la légère ». La fragilité de l'existence appelle une plus grande exigence : « Cultiver plus d'amour pour autrui car on ne sait pas quand un être cher nous sera ravi » ; « seul l'amour est précieux ». La prière en famille après le séisme a rapproché ses membres. Il n'est pas rare d'entendre dire : « Mon amour pour ma famille a grandi », « je me suis rapproché de mes voisins ». L'oubli du « moi » a engendré un nouveau « moi ».

La notion du temps est devenue plus courte. La pensée de la mort s'est rapprochée de chacun. Un simple fil semble séparer les vivants des morts. Pourquoi Dieu m'a-t-il laissé vivant ? Si j'étais mort, qu'est-ce que je serais devenu ? Sur quel critère Dieu s'est-il basé pour choisir ceux qui devraient rester ?.. Pour beaucoup, le fait de rester vivant à côté des mourants relève d'une volonté divine. Le Seigneur a accordé la vie à certains en fonction des missions qu'Il leur confie.

Si Mgr Serge Miot, archevêque de Port-au-Prince, était mort rapidement dans les locaux de l'évêché, Mgr Benoît, vicaire

général du diocèse, avait été retrouvé décédé près de l'oratoire de l'évêché, avec une hostie dans une main et un crucifix dans l'autre. Quelques gouttes d'eau ont dû lui permettre de lutter contre la mort dans l'agonie et cela pendant des jours et des heures dont nous avons du mal à imaginer la douleur. Dans la lumière de la foi, il est sûr que la prière des agonisants et des malades a agi dans le mystère de la Communion des saints qui relie les chrétiens dans le Corps du Christ, l'Église, comme une source de grâce dont nous sommes les bénéficiaires.

Perspectives théologiques et pastorales

Que faut-il faire ? Avec qui faut-il collaborer ? Quelle organisation faut-il mettre en place ? Quelles priorités pour l'Église après le 12 janvier ? Quel plan d'action prévoir en dehors de l'aide urgente en médicaments et en nourriture ? Voici quelques réalisations et quelques éléments de réflexion en vue d'une action selon l'Évangile.

Aide psychologique

C'est tout l'homme qui a été blessé le 12 janvier. Il s'agit de guérir le corps, la psychologie et l'âme des Haïtiens. S'il est question de reconstruire Haïti, il ne faut pas oublier le besoin de reconstruire l'homme et la femme haïtiens. La perte d'une mère, d'un père et d'êtres chers comporte aussi la mort d'une part de soi-même. Comment faire le deuil dans un contexte qui demeure éprouvant ? Comment vaincre la tendance à la dépression ? Comment dépasser les sentiments de peur et d'insécurité ?

Travail dans les camps des sinistrés

Dans les camps, le manque d'eau et de nourriture, l'insalubrité et la violence rendent amer le quotidien. La dignité humaine s'affaiblit dans ce cadre de lutte pour la survie qui ressemble parfois à un genre de vie animal plutôt qu'humain. Des religieuses et des religieux, des prêtres et des laïcs s'évertuent chaque jour dans les camps à soutenir à tout point de vue les familles qui depuis le mois d'octobre 2010 sont aussi menacées par le choléra.

Travail politique

La corruption a fait perdre l'estime de soi à beaucoup d'Haïtiens qui constatent une dégradation de la situation socio-économique depuis la fin de la dictature de Duvalier. Que de rêves déçus ! Le 14 mai 2011, Mgr Louis Kébreau, archevêque du Cap-Haitien et président de la Conférence épiscopale haïtienne, a prononcé une homélie remarquée à l'occasion de l'investiture du nouveau président de la République, Michel Martelly : « Qu'avons-nous fait de concret pour promouvoir la vérité et l'amour, la justice et la paix ? La passion de l'argent et du pouvoir a donné naissance à cette société faite encore d'exclusion et de discrimination ; société en pleine crise sociale, économique et politique. Tout notre système se retrouve ébranlé dans ses racines les plus profondes ».

Élaborer une catéchèse adaptée

La catéchèse suppose un effort pédagogique pour adapter le message aux mentalités et aux besoins humains. Il est intéressant de développer une catéchèse de la relecture de l'expérience physique, psychologique et spirituelle vécue à partir du 12 janvier de manière à affiner le sens théologique de ce peuple si religieux. Il y sera aussi question de conversion mais sans oublier la dignité de la personne humaine : « Je suis désormais persuadée que le Seigneur veut nous faire découvrir toute l'ampleur de notre être, la beauté qui nous habite et que nous ne voyons pas parce que nous cherchons midi à quatorze heures. Cette beauté sortie de nous-mêmes, mise en commun, pourrait créer un monde au-delà de notre imagination ».

Proposer des formations et des engagements

La jeunesse aime particulièrement l'action et ceci encore plus après le 12 janvier : « Je ne me contente plus de rêver. J'agis ! » Ces engagements ne sont pas nécessairement spectaculaires : « Je suis influencé par des gens modestes, des gens qui réalisent toujours de bonnes choses ».

La dimension œcuménique de la foi chrétienne a été vécue de manière spontanée le 12 janvier. Des catholiques et des

protestants se sont mis à prier ensemble au lieu de se critiquer et de se disputer. Il sera bon de prolonger cet élan de communion.

Les femmes comme facteur de changement social

Le 12 janvier a jeté dans la rue un grand nombre d'orphelins. Les filles et les jeunes femmes ont souffert de leur faiblesse physique et économique. Parmi les œuvres au service des femmes figure une association d'origine suisse d'inspiration chrétienne, Young Women Christian Association (YWCA-Haïti), qui travaille pour renforcer les capacités des jeunes femmes haïtiennes afin qu'elles deviennent autonomes et leaders du changement social dont le pays a besoin.

Manuel RIVERO

http://haiti.dominicains.com

Pour soutenir Solidarité Haïti Province Dominicaine :

1) Si vous souhaitez recevoir un reçu fiscal, veuillez libeller votre chèque à l'ordre de l'Association diocésaine de Bordeaux et l'envoyer ensuite à :

SOLIDARITE HAITI PROVINCE DOMINICAINE
Frère Jean-Ariel BAUZA-SALINAS OP
Secrétariat provincial,
20 rue des Ayres
33082 BORDEAUX

2) Si vous ne souhaitez pas de reçu fiscal, veuillez envoyer à l'adresse ci-dessus votre chèque à l'ordre de :
CCP SOLIDARITE HAITI PROVINCE DOMINICAINE
Établissement : 20041 Guichet : 01001 N° de compte : 160 11 94 X 022
IBAN : FR 38 2004 1010 0116 0119 4 X 02 270 BIC : PSSTFRPPBOR